

***ProfilSup***

---

# RÉUSSIR SES ÉTUDES SUPÉRIEURES EN HISTOIRE

- *Notions d'historiographie*
- *Méthodologie du travail universitaire*
- *La dissertation et le commentaire de texte*

Christophe Poupault



# Faire de l'histoire

Ce premier chapitre est une exploration générale dans l'univers de l'histoire à partir de questionnements ou de thématiques qui interrogent un vaste public et auxquels les étudiants sont confrontés.

Il n'est ni un exposé sur l'état de la discipline, ni une réflexion philosophique sur l'intérêt et les buts de l'histoire. Son ambition est de s'interroger sur le rapport, parfois ambiguë, que notre société entretient avec la discipline et le temps qui passe afin de rendre intelligible l'étude et la pratique de l'histoire.

Le terme renvoie généralement aux événements, aux faits du passé, c'est-à-dire à une réalité historique que l'on pourrait qualifier d'objective, mais aussi à la recherche historique et à la science du devenir des hommes et des sociétés, dont la dimension est beaucoup plus subjective. De ce dualisme émerge une ambivalence qui dépend du rapport de l'homme à l'histoire.

## 1. Qu'est-ce que l'histoire et pourquoi fait-on de l'histoire ?

Ces deux questions ont animé bien des débats depuis des siècles et continuent à nourrir les controverses tant il existe des définitions diverses de l'histoire.

Le but principal de l'historien est d'établir des faits dans toute leur complexité, résultat d'un travail de construction issu d'un raisonnement critique. Faire de l'histoire, c'est participer à cette sélection des faits en s'appuyant sur une vaste documentation, à l'établissement des liens entre eux et à l'élaboration d'un savoir objectif. Dans ce sens, l'histoire ne doit pas

être confondue avec la mémoire. Elle doit aussi interroger les contemporains sur la façon dont elle offre des clés d'interprétation utiles à la compréhension du monde.

## A. Une discipline en mouvement qui établit des faits à partir de sources

---

En grec, *histor* est celui qui sait. L'expression est à l'origine du mot *historia* qui est au départ synonyme d'enquête ou de narration sur un peuple ou une société. Le terme est donc proche de ce que nous pourrions appeler aujourd'hui le journalisme ou l'anthropologie. Dans nos dictionnaires contemporains, l'histoire est généralement définie comme la connaissance et le récit des événements du passé de l'humanité limités aux sociétés humaines pratiquant l'écriture. Cette définition exclut par conséquent la « préhistoire », période d'avant l'invention de l'écriture au Moyen-Orient vers 3 500 ans avant Jésus-Christ.

Cette conception sous-entend qu'il a existé des sociétés sans histoire. Or, les traces laissées par les « hommes préhistoriques », l'art rupestre ou les vestiges d'habitats, n'en font pas des gens sans histoire. Le préhistorien André Leroi-Gourhan, dès les années 1960, a présenté l'art pariétal comme une source utile à l'étude des sociétés primitives. De plus, l'organisation des hommes en communauté vers 70 000 avant Jésus-Christ pourrait légitimement être envisagée comme le véritable commencement de l'histoire, en raison des bouleversements provoqués. L'historien israélien Yuval Noah Harari a du reste défendu cette conception en 2015 dans *Sapiens. Une brève histoire de l'Humanité*. En quittant la préhistoire, il semble aussi justifié de se demander si l'absence de travaux concernant un territoire ou une période, faute d'archives ou de sources abondantes, signifie pour autant une absence d'histoire. Les ouvrages des historiens François-Xavier Fauvelle, *Le rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, publié en 2013, ou de Pierre-François Souyri, *Moderne sans être occidentale*, en 2016, ont bien montré qu'il n'en était rien. Ces débats renvoient en réalité aux problématiques liées à la conception de l'histoire et à ses méthodes, différentes selon les époques et les espaces. Les premiers « historiens », dont il sera question dans le chapitre 2, ont eu une approche tellement différente de ceux d'aujourd'hui qu'ils ne seraient pas considérés de nos jours comme des historiens sérieux. Malgré tout, la plupart sont utiles à notre connaissance du passé et à notre compréhension de l'évolution de la discipline.

Au commencement, le récit historique est une simple enquête personnelle. Il a fallu des siècles pour élaborer une méthode rigoureuse et faire passer l'histoire d'une discipline uniquement littéraire à une véritable recherche scientifique, construisant un savoir objectif qui s'appuie sur des documents

divers sélectionnés, analysés et critiqués. L'historien est alors devenu progressivement un chercheur qui analyse des faits reconstruits et explique leur succession.

Pour y parvenir, il utilise de nombreuses sciences auxiliaires pour exploiter des sources extrêmement variées : l'archéologie (étude des vestiges du passé), l'archivistique (gestion et conservation des archives), la diplomatique (étude des documents officiels), l'épigraphie (étude des inscriptions sur des matières non périssables comme la pierre), la généalogie (étude des liens de parenté), la géographie (étude des phénomènes physiques qui ont un impact sur les sociétés humaines), l'héraldique (étude des blasons), la numismatique (étude des monnaies), la paléographie (étude des écritures anciennes), l'hagiographie (étude de la vie des saints), la papyrologie (étude des papyrus anciens), la sigillographie (étude des sceaux), la vexillologie (étude des drapeaux) ou la prosopographie (étude de la filiation et de la carrière de personnes appartenant à un groupe). Cette liste non exhaustive prouve que l'histoire se fait avant tout avec des documents qui sont croisés, sans qu'il s'agisse uniquement de documents écrits. Tous les supports disponibles considérés comme utiles à la connaissance historique – œuvre d'art, ruine d'un bâtiment, fusil ou épée, tenue vestimentaire, meuble, vaisselle etc. – représentent des sources possibles. Ainsi, l'historien n'est pas un romancier ; il ne se contente pas de raconter des histoires même si pendant des siècles son travail est intimement lié à sa maîtrise de l'art littéraire. Si la langue française ne fait aucune distinction entre les deux mots, l'anglais différencie *story* et *history*. L'historien n'invente pas des faits mais les reconstruit avec les matériaux dont il dispose. « Le goût de l'archive » pour Arlette Farge caractérise particulièrement sa démarche. L'archive seule n'est pourtant pas un gage de vérité. Son interprétation peut déboucher sur des erreurs et de fausses théories. D'où l'importance de rassembler une vaste documentation et de croiser les sources afin de construire l'histoire. C'est pourquoi l'antiquisant Henri-Irénée Marrou écrivait dans *De la connaissance historique*, paru en 1954, que « l'histoire n'est pas une narration mais la connaissance scientifique élaborée du passé humain ». La vérité ne sort jamais automatiquement d'un carton d'archive ou de la simple lecture d'un manuscrit médiéval.

Par l'analyse des documents, l'histoire se distingue de la chronique où les faits sont uniquement recensés dans l'ordre de leur apparition. Pour autant, la chronologie est centrale pour l'historien et son respect dans les analyses et l'ordre des événements est un principe imprescriptible. La question des causes et des conséquences ne peut jamais être éludée dans la réflexion générale. Comment aborder la Révolution française sans une connaissance précise de la société d'Ancien Régime ? Comment étudier la Première Guerre mondiale et ses violences sans examiner les causes qui ont conduit aux événements de l'été 1914 ? Il faut en outre se garder de toute vision téléologique qui consiste à considérer que tout est écrit d'avance. Chaque événement doit être analysé à l'aune d'un contexte précis et non à la lumière de ce qui

s'est passé après. Par exemple, rendre intelligible le consensus des masses au régime fasciste italien dans les années 1930 est voué à l'échec si on est aveuglé par le déroulement de la Seconde Guerre mondiale. De même, il est impossible de comprendre la façon dont le maréchal Pétain a été considéré comme un « sauveur » l'été 1940 si on est obnubilé par la politique antisémite et de collaboration du régime de Vichy qui a commencé plus tard. Selon une conception similaire, expliquer l'esclavage, la colonisation ou la condition des femmes dans l'histoire à partir de nos considérations contemporaines n'a aucun sens.

Il existe néanmoins des facteurs qui échappent à l'historien et qu'il ne peut interpréter avec des sources.

Les déterminismes géographiques ou climatiques peuvent avoir une certaine importance. Par exemple, l'insularité de l'Angleterre explique en partie l'absence d'invasion pendant la Seconde Guerre mondiale. Le réchauffement climatique à partir de l'an 1000 a favorisé les défrichements et les mises en culture. Au contraire, la rudesse des hivers a été à l'origine des difficultés de l'implantation française au Québec. De même, le froid, caractéristique du climat très continental de la Russie, a incontestablement joué un rôle dans le désastre de la retraite des troupes impériales fidèles à Napoléon en 1812. C'est le géographe allemand Ratzel qui à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a été l'origine du déterminisme simpliste, selon l'idée que « le milieu fait l'homme ». Malgré tout, aucun déterminisme n'est absolu en histoire car aucun ne peut entièrement expliquer un phénomène. L'affirmation de Ratzel, très critiquée aujourd'hui par les géographes, est également irrecevable pour un historien. L'Angleterre a été envahie par Guillaume le Conquérant au XI<sup>e</sup> siècle. Les Français ont fini par s'implanter et à mettre en valeur le Québec. Le climat très rude en Russie ne l'a pas empêchée de devenir une grande puissance dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Les sols les plus durs n'ont jamais découragé les agriculteurs, les poussant même parfois à améliorer les techniques. La contrainte du relief, réelle pour les voies de communication dans les hauts massifs, a été rapidement dépassée. L'historien Fernand Braudel dans *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, publiée en 1949, apporte une conclusion pertinente : « Le milieu géographique ne contraint pas les hommes sans rémission, puisque, précisément, toute une part de leurs efforts [...] a consisté pour eux à se dégager des prises contraignantes de la nature ».

Le hasard, c'est-à-dire le facteur imprévisible, associé pendant des siècles à un signe divin, est aussi à prendre en compte par l'historien dans ses analyses. Il peut jouer un rôle en modifiant à un moment donné le déroulement de l'histoire. Par exemple, lors de la bataille de Valmy le 20 septembre 1792, si déterminante pendant la Révolution française, les armées austro-prussiennes se sont retirées après une importante canonnade en raison d'une épidémie de dysenterie qui a durement frappé les soldats. Cette crise inattendue a favorisé la victoire des révolutionnaires et entraîné la proclamation de

la première République. Il peut également s'agir de la mort d'une personnalité, par définition imprévue, à l'instar de celle du président Pompidou en avril 1974, suite à un cancer, qui a provoqué une élection présidentielle anticipée. De la même manière, des conditions météorologiques peuvent transformer un événement important. Le débarquement en Normandie en juin 1944 a par exemple été différé d'une journée à cause du mauvais temps.

## **B. Les usages du passé. De la mémoire à l'histoire**

---

Les historiens ont commencé à s'intéresser à la question de la mémoire à partir des années 1970, en distinguant histoire et mémoire. Deux raisons en sont à l'origine. D'abord, le développement de la demande sociale de l'histoire qui a fait de l'historien contemporainiste un expert privilégié pouvant dans certains cas devenir un témoin lors des procès, à l'instar de ceux des collaborateurs du régime de Vichy il y a quelques années. Deuxièmement, la montée des revendications mémorielles depuis une vingtaine d'années a obligé l'historien à se positionner.

La différence entre histoire et mémoire est fondamentale. L'histoire se base sur la contextualisation d'un fait qui est inséré dans une série d'événements pour en déduire une explication rationnelle des causes et des conséquences. C'est l'ensemble des connaissances scientifiques élaborées par l'historien grâce aux documents divers qu'il analyse. Son travail est d'effectuer des va-et-vient permanents entre le passé et le présent, à partir d'une méthode rigoureuse et de repères qui le mettent en quelque sorte à distance de son objet.

La mémoire isole un fait de son contexte et est partielle parce qu'elle renvoie à une charge affective. C'est la raison pour laquelle chaque acteur d'un même événement peut en garder une mémoire distincte en fonction de son ressenti, de son souvenir, de son intérêt. De plus, la mémoire peut trahir tout individu, y compris concernant un passé récent. Elle est souvent sélective. Les psychologues expliquent que le cerveau humain tend à oublier ou transformer les événements traumatisants ou négatifs. Le témoin peut ainsi inconsciemment accentuer, voire survaloriser le souvenir. Il peut aussi le faire consciemment, par exemple en exagérant une souffrance vécue pour obtenir des réparations. Inversement, il peut minimiser ou dissimiler des aspects, volontairement ou non, modifiant la représentation du passé. Le but de l'historien est justement de ramener la vérité lorsque les mémoires vacillent, lorsqu'elles se concurrencent ou lorsqu'elles sont volontairement détournées. Face aux conflits d'interprétation résultant d'une guerre par exemple ou d'un événement marquant, face aux abus de mémoires, il doit s'efforcer de rester neutre.

Le choix des commémorations illustre parfaitement les conflits d'interprétation, les mises en scène et l'instrumentalisation du passé. Choisir de commémorer est déjà parfois un acte politique en soi. Les lieux de mémoire qui s'animent lors des cérémonies mettent souvent en jeu non seulement les représentations du passé mais aussi celles du présent ou de l'avenir. La célébration du débarquement en Normandie du 6 juin 1944 en est un bon exemple. Elle n'a pas la même signification en 1964 lorsque le président de Gaulle prend ses distances avec les États-Unis, en 1984 lorsque François Mitterrand affirme son ancrage à l'Ouest, ou en 2004 lorsque Jacques Chirac invite le chancelier Schröder dans le but de renforcer l'amitié franco-allemande à un moment où l'Union européenne connaît des divisions liées aux conséquences du 11 septembre 2001 et à la politique américaine au Moyen-Orient.

L'apport des sciences humaines et sociales est d'avoir montré qu'il existe plusieurs types de mémoires.

Le sociologue Maurice Halbwachs est à l'origine de la définition de la « mémoire collective » (*Les cadres sociaux de la mémoire*, 1925). Il explique que celle-ci est constituée par les souvenirs communs à tous les individus d'un groupe, d'une communauté ou d'une nation ayant connu les mêmes événements et les mêmes traces laissées par leurs prédécesseurs. Cette mémoire collective est bien sûr à distinguer de la mémoire individuelle qui diffère en fonction des expériences vécues et de la tradition qui s'enracine lorsque les acteurs d'un événement ont disparu pour donner naissance à des mythes, des rituels ou des récits collectifs. Comme toute mémoire, la mémoire collective est faite d'oubli et ce même si elle est partagée par un grand nombre de personnes lui permettant de donner une identité, voire une cohésion à la communauté qui la partage. Une mémoire officielle peut alors se construire, toujours en fonction du présent, à partir de cérémonies, de monuments, de manuels scolaires, autorisant parfois des arrangements avec l'histoire, voire des manipulations.

Le philosophe Paul Ricœur a pour sa part étudié les stratégies de mémoire en différenciant le travail de mémoire, le droit au souvenir, du devoir de mémoire, mettant en évidence le passage de l'exaltation des héros à la reconnaissance des victimes (*La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 2000). Le défi aujourd'hui est de gérer la mémoire des traumatismes collectifs pour rechercher un apaisement entre les bourreaux et les victimes comme dans le cas du génocide rwandais de 1994 ou de l'affrontement entre collaborateurs et résistants pendant la Seconde Guerre mondiale.

L'historien Henry Rousso est à l'origine du découpage de la mémoire en phases à partir de l'exemple de Vichy : le travail du deuil de 1944 à 1954, le refoulement de 1954 à 1971 (apogée de la vision « résistancialiste » des gaullistes et des communistes), le retour du refoulé de 1971 à 1974 avec les débats issus des travaux de l'historien américain Robert Paxton et de la sortie du film documentaire *Le chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls, l'obsession de

1974 à nos jours liée au sentiment de culpabilité, le fameux « passé qui ne passe pas » pour Rousso.

### C. Pourquoi faire de l'histoire ?

---

Vaste question. Les raisons qui nous poussent à faire de l'histoire sont forcément multiples mais jamais anodines, que l'on soit jeune ou adulte, amateur ou professionnel, passionné ou simplement curieux.

L'histoire est d'abord un outil indispensable pour comprendre. Marc Bloch, grand historien médiéviste mort en 1944 parce qu'il était résistant, dans son ouvrage *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* publié pour la première fois en 1949 mais écrit en 1943, en pleine guerre mondiale, explique que faire de l'histoire c'est avant tout avoir la passion de comprendre pour éclairer le présent. Selon cette conception, l'histoire n'est donc pas uniquement la connaissance du passé mais celle du « changement perpétuel de l'homme dans le temps ». Voici ce qu'il écrit dans un autre ouvrage, *L'étrange défaite*, issu de son statut de témoin au moment du désastre de 1940 :

L'histoire est, par essence, science du changement. Elle sait et elle enseigne que deux événements ne se reproduisent jamais tout à fait semblables, parce que jamais les conditions ne coïncident exactement. Sans doute reconnaît-elle, dans l'évolution humaine, des éléments sinon permanents, du moins durables. C'est pour avouer, en même temps, la variété, presque infinie, de leurs combinaisons. Sans doute, admet-elle, d'une civilisation à l'autre, certaines répétitions, sinon trait pour trait, du moins dans les grandes lignes du développement. Elle constate alors que, des deux parts, les conditions majeures ont été semblables. Elle peut s'essayer à pénétrer l'avenir ; elle n'est pas, je crois, incapable d'y parvenir. Mais ses leçons ne sont point que le passé recommence, que ce qui a été hier sera demain. Examinant comment hier a différé d'avant-hier et pourquoi, elle trouve, dans ce rapprochement, le moyen de prévoir en quel sens demain, à son tour, s'opposera à hier. Sur ses feuilles de recherche, les lignes, dont les faits écoulés lui dictent le tracé, ne sont jamais des droites ; elle n'y voit inscrites que des courbes, et ce sont des courbes encore que, par extrapolation, elle s'efforce de prolonger vers l'incertain des temps<sup>1</sup>.

Le but de l'histoire n'est donc pas de tirer des leçons du passé, avant tout parce que chaque période ou événement est unique, mais d'aider à comprendre le présent. Par exemple, étudier l'histoire de la Chine permet de saisir aujourd'hui sa politique, celle-ci s'inscrivant dans une dimension spécifique de l'histoire nationale chinoise, passée de la puissance de l'empire du Milieu à l'humiliation occidentale à partir du traité de Nankin de 1842, puis japonaise, avant la construction du communisme à partir de 1949

1. Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, Gallimard, Folio histoire, 2002 [1990], pp. 150-151.



considérée comme une période de renouveau dont l'ambition autoritaire et économique est à terme une domination mondiale. Étudier l'histoire, c'est comprendre qu'il y a eu des phases d'apogée et de déclin, que des civilisations peuvent disparaître en quelques décennies, que des grandes puissances à une époque peuvent devenir de petites puissances à d'autres. L'histoire est dans ce sens une école d'humanisme qui permet de relativiser le présent par l'étude d'autres périodes, d'autres civilisations, d'autres sociétés. Elle est par conséquent une ouverture d'esprit. Faire de l'histoire c'est donc, en quelque sorte, regarder en arrière pour aller de l'avant.

L'histoire revêt également une forte dimension civique qui se confond avec l'engagement. Elle peut servir à orienter des décisions, donner un sens à sa propre conception du monde ou de la nation, forger ses idées de citoyen en les inscrivant dans un mouvement spécifique. La connaître, c'est éviter de s'égarer et agir en conscience. L'attitude du général de Gaulle au moment de la défaite de 1940, lorsqu'il lance son appel à la Résistance, éclaire cet état d'esprit. Il choisit de désobéir à sa hiérarchie, pourtant fautive suprême dans l'armée, parce qu'il s'est progressivement forgé une certaine idée de la France à la lumière de sa lecture de l'histoire. Pour lui, la défaite n'est pas acceptable moralement parce qu'elle est indigne de la France et de son passé. De là découle son engagement. La France incarne à ses yeux des idéaux qui sont les fruits de son histoire, si bien que le renoncement n'est pas à la hauteur de sa grandeur. Le résistant Marc Bloch s'est lui aussi engagé par patriotisme à partir de sa réflexion sur l'histoire. Dans *L'étrange défaite*, il dénonce la lâcheté et la démission collective, particulièrement de l'armée, arguant le désastre d'une défaite intellectuelle. La débâcle est à ses yeux un déshonneur indigne. Faire de l'histoire est donc une forme d'engagement civique. Elle éclaire l'individu, son parcours, permet de le situer dans le temps et d'orienter, parfois, ses décisions.

## **2. La périodisation de l'histoire en question et la recherche du sens de l'histoire**

Périodiser, c'est penser une période. La périodisation est donc une construction dont le but est d'appuyer un raisonnement, avec toutes les limites que cela suppose. L'historien doit néanmoins toujours justifier ses articulations pour fonder ses analyses et donner toute sa cohérence à un fait ou à une ère qu'il étudie.

La réflexion sur le temps et le déroulement de l'histoire a également fait émerger la notion de sens de l'histoire. Elle est issue, à différentes époques, de considérations philosophiques diverses sur des principes moteurs ou supérieurs qui seraient à l'œuvre dans l'histoire et qui orienteraient le devenir des hommes.